

TRANSMETTRE

**TOUS
ENGAGÉS!**

JOURNAL RÉALISÉ
À L'OCCASION
DU 20^e CONGRÈS
DE L'APEL À RENNES,
1, 2 ET 3 JUIN 2018

WWW.APEL.FR


apel

Le souffle de la liberté

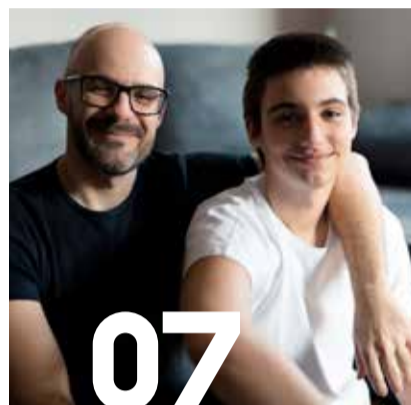
SOMMAIRE

02 LES PARENTS ONT LA PAROLE

Retour sur les rencontres interacadémiques qui ont eu lieu à l'automne dernier.

04 LA FORCE DE L'EXEMPLE COMMENCE DÈS L'ENFANCE

La transmission à l'enfant, dès la naissance, et peut-être avant...



07



03

06 COMMENT CONTINUER DE TRANSMETTRE À L'ADOLESCENCE ?

Quelle transmission pendant les périodes de turbulence ?

08 « PARTAGER SES PROPRES VALEURS AVEC CELLES DES AUTRES EST FONDAMENTAL »

Xavier Nau, professeur de philosophie et membre du Conseil économique, social et environnemental.

10 QUAND L'INCONSCIENT FAIT DES SIENNES...

Il y a ce que l'on transmet sciemment et ce qui se glisse inconsciemment.

12 LA TRANSMISSION DES CONNAISSANCES, UNE QUESTION DE CONFIANCE

À la maison, les parents sont le relais. Quel est leur rôle ?



13

14 TRANSMETTRE, LES PARENTS NE SONT PAS LES SEULS VECTEURS

15 LES RÉSULTATS DU SONDAGE APEL-LA CROIX

Journal réalisé à l'occasion du 20^e congrès de l'Apel, Rennes, 1, 2 et 3 juin 2018.
Apel nationale 277 rue Saint-Jacques 75240 Paris cedex 05. **Rédactrice en chef:**
Sylvie Bocquet. **Suivi éditorial:** Claire Alméras. **Photos:** iStock (sauf portraits).
Création graphique: Hélène Laforêt. **Impression:** Imprimerie Grenier. **JUIN 2018.**

01



L'APPLI
CONGRÈS
APEL 2018

apel

Le souffle de la liberté

ÉDITORIAL



Caroline Saliou,
présidente nationale
de l'Apel

« **TRANSMETTRE.** EN CHOISSANT CE THÈME POUR SON 20^e CONGRÈS, L'APEL A LA VOLONTÉ DE DÉBATTRE, POSER DES REPÈRES ÉDUCATIFS ET SCOLAIRES, ET SE PROJETER VERS L'AVENIR.

Qu'est-ce que transmettre ? La transmission est au cœur de notre humanité. Elle est un don qui éveille. Qu'elle concerne des savoirs, des valeurs, des identités, des cultures, des mémoires... Qu'elle soit consciente ou inconsciente, elle est au centre de notre condition humaine.

Nous nous construisons avec ces échanges dont certains transforment durablement notre vie. Qu'avons-nous reçu en héritage ? Que souhaitons-nous transmettre et comment ?

Étymologiquement, transmettre vient du latin *trans* et *mittere*, et signifie littéralement "envoyer de l'autre côté" ou "déposer au-delà". Ainsi, la transmission peut-elle être vue comme un chemin, une traversée issue d'une motivation à partager avec les autres : nos enfants, notre famille, nos amis et les personnes que nous rencontrons tout au long de notre vie.

La transmission est le moyen de perpétuer ce qui nous semble essentiel, de faire en sorte que cela survive (et nous survive), mais aussi de nous transformer et de faire grandir...

La transmission est donc mouvement, pour celui qui donne, et pour celui qui reçoit. Elle est multidimensionnelle. Elle s'enrichit d'autres transmissions venues de multiples rencontres, apprentissages et expériences de vie.

Donner, recevoir, redonner sont vraiment au cœur de la transmission, au cœur de notre dignité et de notre intelligence d'être humain, quand nous les "utilisons" avec bienveillance.

Je vous laisse découvrir dans ce document, la richesse de trois jours de partage et de transmission durant ce congrès.»

LES PARENTS ONT LA PAROLE

Réunis l'hiver dernier lors de rencontres interacadémiques pour préparer le congrès de Rennes sur la transmission, les parents nous font partager quelques mois plus tard leurs convictions, leurs doutes, leurs rêves... Voici quelques-uns de leurs témoignages. *Sylvie Bocquet*

Un congrès national de l'Apel se prépare à l'avance, en collaboration avec les Apel académiques et départementales. Entre novembre et février derniers, douze rencontres interacadémiques, animées chacune par un élu du bureau national, ont eu lieu en métropole et dans les départements ultramarins (en Guyane, avec les équipes de Guadeloupe et de Martinique, et à La Réunion). Elles ont réuni plus de 300 personnes. Chaque délégation

interacadémique (deux à trois académies) a traité un thème de discussion parmi les cinq qui lui étaient proposés: l'envie de transmettre, les moyens pour transmettre, les raisons de transmettre, les lieux pour transmettre et la transmission du sens de l'engagement.

Une demi-journée pour engager à la fois une réflexion personnelle et participer à un travail de groupe. Quels sont les points forts des parents pour transmettre? Quelles difficultés ren-

contrent-ils? Quelles questions souhaitent-ils voir abordées lors du congrès de Rennes? Ces échanges conviviaux entre parents d'élèves d'horizons variés, enrichis par la présence d'un expert, ont permis de faire remonter leurs interrogations autour de la transmission et de nourrir en amont les thématiques du congrès. À l'ouverture du congrès, le 1^{er} juin, certains d'entre eux sont venus témoigner de la richesse de ces rencontres et ont pu poser aux intervenants leurs questions de parents.

« TOUT VA TOUJOURS PLUS VITE. IL DEVIENT ALORS DIFFICILE DE TROUVER DU TEMPS POUR TRANSMETTRE CE QUI NOUS TIENT À CŒUR. MAIS LA NATURE ÉTANT BIEN FAITE, TOUT CE QUI EST SEMÉ, MÊME À LA VOLÉE, FINIT TOUJOURS PAR POUSSER. »

Sylvie Dufour, Apel départementale de l'Orne.



Lyon,
25 novembre
2017

Brignolles,
25 novembre 2017

02

L'AVIS DE



Nathalie Hannebicque*, pédagogue et formatrice, est intervenue à la rencontre interacadémique des Hauts-de-France (lycée La Providence, à Amiens).

« DONNONS À NOS ENFANTS L'ENVIE DE TRANSMETTRE »

L'envie de transmettre est un don que nous pouvons offrir à nos enfants afin qu'ils puissent donner au monde la meilleure version d'eux-mêmes. À condition de prendre le temps de créer du lien et de partager avec eux cette envie au fil des jours. Comment? À nous de leur parler équitablement de ce qui est important pour nous, mais aussi pour eux. Écoutons-les attentivement et sans jugement. Soignons notre communication et veillons à ce qu'il y ait une cohérence entre nos propos et nos comportements. Posons-nous régulièrement la question: en quoi sommes-nous des modèles? La transmission n'est pas figée. Ayons confiance en notre capacité et en la leur pour remettre

en cause ce qui est transmis et aidons-les à développer leur esprit critique. Ils sont confrontés à une situation délicate? Laissons de côté nos préjugés et aidons-les à envisager l'aspect positif d'une telle expérience pour en faire une force. Choisissons également des moments privilégiés pour leur raconter nos histoires de famille. Leur dire avec authenticité ce qui nous a amenés à avoir envie de transmettre. Apprenons-leur à discerner ce que l'on transmet consciemment (je t'apprends à faire un gâteau) et inconsciemment (je suis stressée quand tu fais tes devoirs). Les techniques de communication non violente peuvent nous aider à poser des mots

sur telle ou telle situation: je suis stressée quand tu fais tes devoirs parce que cela me rappelle ce que m'avaient confié mes parents à propos de mon frère, pour qui c'était à chaque fois un drame. Mais rassure-toi, j'ai confiance en toi. Il est important en effet de leur dire que nous avons toujours le choix de faire autrement et de ne pas reproduire les expériences douloureuses. Osons enfin remercier nos enfants pour ce qu'ils sont et nous permettent d'être et de leur transmettre ce qu'il y a de meilleur en nous.

* Diplômée en sciences de l'éducation et formée aux techniques de la communication bienveillante.

TÉMOIGNAGE



Jean-François Hillaire,
vice-président
national de l'Apel,
responsable du
groupe projet congrès.

TRANSMETTRE
LE SENS DE
L'ENGAGEMENT
PAR L'EXEMPLARITÉ

« Pour moi, le sens de l'engagement se transmet par l'exemplarité. Un jour, j'ai rencontré par hasard des personnes très sympathiques impliquées dans l'Apel de l'établissement de mes enfants et leur enthousiasme m'a donné envie de les rejoindre. Un peu plus tard, j'ai réalisé que le hasard avait sans doute bien fait les choses car je me suis engagé inconsciemment au sein d'une école comme ma mère l'avait fait elle-même. Cet engagement lui prenait beaucoup de temps, mais elle rentrait à la maison heureuse des actions réalisées. Chacun d'entre nous s'engage pour des raisons personnelles. Il n'y a pas

de schéma unique. Mais l'important c'est que cela ait du sens. Au début, je me suis engagé pour mes enfants, puis pour l'école elle-même et enfin pour le bien commun. Ne perdons pas de vue l'essentiel : nous sommes des bénévoles qui nous mettons au service des autres. Les Apel ne sont pas à notre service. À un moment de ma vie, les autres m'ont beaucoup donné, c'est à mon tour maintenant. Je crois beaucoup au travail en équipe, aux projets que l'on partage autour d'un objectif précis, où chacun a sa place. La cohésion, la synergie sont indispensables pour transmettre le sens de l'engagement. »



VOUS AVEZ DIT

Rennes,
25 novembre
2017



« DE CHAQUE SITUATION, RENCONTRE, VOYAGE, NOUS POUVONS TIRER DES VALEURS, DES FAÇONS D'ÊTRE OU DE FAIRE À TRANSMETTRE À NOS ENFANTS, TOUT EN VEILLANT À LEUR LAISSER LEUR LIBERTÉ DE PENSÉE ET DE CHOIX. »

Shannon Lo Pizzo, Apel de la Savoie.

« TRANSMETTRE NE PEUT PAS ÊTRE UN ACTE UNILATÉRAL. AVEC L'ÉCOLE, IL Y A CO-TRANSMISSION ET CO-ÉDUCATION. S'ENGAGER POUR LE PROJET ÉDUCATIF, CULTIVER LA RELATION DE CONFIANCE, DONNER LE GOÛT D'APPRENDRE SANS SE SUBSTITUER AUX ENSEIGNANTS. LE TOUT, AVEC BIENVEILLANCE. »

Laetitia Faucon-Kratz, présidente de l'Apel départementale de Charente-Maritime.

« À L'ÈRE DES RÉSEAUX SOCIAUX, L'ENJEU POUR LES PARENTS N'EST PAS DE CENSURER CETTE FORME DE TRANSMISSION, MAIS D'ACCOMPAGNER LEURS ENFANTS AVEC VIGILANCE ET RÉFLEXION. »

Line Jesbac, présidente de l'Apel académique de Martinique.



« LA TRANSMISSION N'EST PLUS UNIQUEMENT DESCENDANTE, NOS ENFANTS NOUS APPRENNENT DE NOUVELLES CHOSES ET NOUS AIDENT À COMPRENDRE L'ÉVOLUTION DE LA SOCIÉTÉ ET DES IDÉES. »

Hélène Laubignat, présidente de l'Apel académique d'Amiens.



Lyon,
25 novembre
2017

LA FORCE DE L'EXEMPLE COMMENCE DÈS L'ENFANCE

Très tôt, les enfants reproduisent les attitudes des adultes de leur entourage. La valeur de l'exemple dans la transmission prend donc toute son importance. Voilà pourquoi les parents doivent veiller à la cohérence de leurs paroles et de leurs actes. *Claire Alméras*

LA TRANSMISSION PAR LE GESTE, LA PAROLE ET L'EXEMPLE

«*Moi je pense que les parents transmettent leur caractère à leurs enfants*», affirme Laure, 16 ans. «*Et si à la maison les parents disent des gros mots, alors à l'école les enfants les répèteront*», assure Louise, 8 ans. La vérité sortirait-elle de la bouche des enfants? Toujours est-il qu'ils héritent d'abord des gènes de leurs parents. Puis, tout au long de la vie, la transmission continue sous des formes différentes, avec une constante: la force de l'exemple. Et ce, dès la naissance, par les gestes et le langage utilisés en donnant le bain, en changeant les couches, en jouant... «*Quand on agit, on transmet ce que l'on est*», affirme Bernard Golse, pédopsychiatre, qui précise que l'adulte ne s'occupe pas de la même manière d'une fille ou d'un garçon. Le parent interagit avec son enfant selon les projections qu'il s'en fait: le bébé qu'il a été, celui qu'il imagine avoir. Or, selon le pédopsychiatre, il faut trouver un équilibre entre ce que l'on imagine pour notre enfant, la représentation que l'on s'en fait et sa personne réelle.

À l'insu des parents

Comme des éponges, les enfants reproduisent les attitudes des adultes

ou des enfants qui les entourent. La transmission passe par l'exemple et se fait bien souvent à l'insu des parents. «*Enjoindre à un enfant d'être sociable, alors que soi-même on a peu d'amis et que l'on est renfermé, ne sera pas suivi d'effets*», précise Anne Bacus, psychologue clinicienne. Il en va de même pour la politesse, la tenue à table, etc. Alors, les parents devront peut-être revoir leur comportement.

Être cohérents

Comme le rappelle Bernard Golse, «*l'enfant sent les distorsions de la communication et cela peut gêner sa construction*». Il doit y avoir cohérence entre les actes et les gestes. C'est pourquoi «*les parents doivent prendre le temps de s'interroger sur ce qu'ils voudraient que leurs enfants soient et portent comme valeurs*», plaide Anne Bacus. Sans se laisser influencer par les médias et les injonctions qu'ils portent: individualisme, culte de la rapidité, de l'efficacité, voire de la performance. Mais en réfléchissant à ce que leurs parents leur ont transmis et ce qu'ils voudraient à leur tour transmettre. Car, très tôt, les enfants remettent en question l'autorité et les valeurs parentales.



La confiance en soi est un élément clé à transmettre à son enfant.

«*L'ENFANT SENT LES DISTORSIONS DE LA COMMUNICATION ET CELA PEUT GÊNER SA CONSTRUCTION.*»

Bernard Golse, pédopsychiatre



Bien avant la naissance, nous transmettons un patrimoine génétique à nos enfants.

Le jeu et les activités faites ensemble sont des vecteurs de transmission.



Anne Bacus,
psychologue
clinicienne

LES 4 LOIS DE LA TRANSMISSION À L'ENFANT

1 ► Les lois fondamentales

- manger (et un peu de tout);
- dormir (c'est un besoin);
- propreté;
- interdit de l'inceste.

2 ► Les lois républicaines

- on va à l'école;
- on ne vole pas;
- dans la voiture, on met sa ceinture.

3 ► Les lois culturelles

- elles sont liées à notre pays d'origine et celui où l'on vit, aux croyances, aux habitudes;
- elles ne sont pas les mêmes pour tous.

4 ► Les lois familiales

- elles sont propres à chaque famille.

L'enfant comprend que certaines sont discutables : les lois culturelles et familiales, mais que d'autres ne le sont pas, les lois fondamentales et républicaines.



à lire...
Traitez-les comme des mômes ! Pour une éducation dans le bon sens, d'Anne Bacus, Marabout, 2016.



↓
L'APPLI CONGRÈS APEL 2018

QUE TRANSMETTRE À SON ENFANT ?

Les avis de Caroline Leblevenec, chef d'établissement de l'école Sainte-Germaine, à Toulouse, et Sandrine Mitchell, enseignante à l'école Sacré-Cœur, à Aix-en-Provence.

LA CONFIANCE EN SOI

Elle est nécessaire pour que l'enfant entre dans les apprentissages. Un enfant stressé ou qui a peur ne pourra pas apprendre à l'école.

Comment faire ? À l'entrée en petite section, transmettez-lui l'envie de venir à l'école en toute confiance et l'envie d'apprendre. Éviter de transmettre la peur de la séparation, une inquiétude quant à sa vie à l'école, ou trop d'attente liée à la réussite scolaire.

L'AUTONOMIE

L'enfant doit être acteur dès le plus jeune âge pour devenir autonome. Cela lui permettra aussi de construire sa confiance en lui.

Comment faire ? L'impliquer dans des petites activités du quotidien : lui confier l'arrosage des plantes, mettre la table, aider à faire les courses, aller chercher le courrier dans la boîte aux lettres... Donnez-lui des choses à faire à sa portée, parfois un peu plus complexes, et félicitez-le s'il réussit. C'est aussi une bonne façon de lui transmettre le goût de l'effort.

LE SAVOIR VIVRE ENSEMBLE

Cela demande du temps et c'est aussi l'un des enjeux de la maternelle. Savoir vivre avec les autres nécessite de se connaître, de comprendre les émotions qui nous envahissent...

Comment faire ? Aider son enfant à verbaliser ses émotions et pour cela il faut être à l'écoute de son état émotionnel. L'aider à comprendre pourquoi il réagira à telle situation par la colère, par exemple.

LA CAPACITÉ DE RÉFLEXION ET D'ANALYSE

Les enfants ont besoin, dans une société de l'immédiateté, qu'on leur transmette des capacités d'analyse et de réflexion.

Comment faire ? Dans toutes les activités, ne pas donner la réponse, mais aider l'enfant à réfléchir. Vous voulez faire des biscuits. Interrogez-le : où trouve-t-on la recette ? De quoi avons-nous besoin ? Avec quoi allons-nous peser les ingrédients ? Mais ne lui dites pas : voilà la recette, donne-moi le beurre qui est dans le réfrigérateur !



ENTRETIEN AVEC

Alain Bentolila, linguiste

« LES PARENTS DOIVENT PARLER AVEC LEURS ENFANTS »

Vous dites que l'apprentissage de la langue orale commence dès la naissance...

La possibilité de pouvoir maîtriser son langage oral commence très tôt. L'enfant distingue le son de quelqu'un qui parle des autres bruits, comme la musique ou l'aspirateur. Avant les premiers mots, l'enfant entre en relation avec les autres, notamment ses parents, avec une intention de communication. Celle-ci précède le langage et, grâce à ses pleurs, le bébé exprime la faim, la peine. Petit à petit, le parent fait la distinction entre les messages. Il faut donc qu'il s'investisse dans cette communication avec le bébé : le regarder, l'écouter, l'encourager à s'exprimer. L'enfant tente des choses et a besoin d'encouragement pour continuer. Avec l'apparition des premiers mots, le processus sera le même. Le parent doit communiquer avec l'enfant, verbaliser, nommer et montrer des objets. Il est très important de comprendre que c'est le langage qui fait grandir l'enfant. Ce sont les relations fortes entre l'enfant et les parents qui font que l'enfant va grandir peu à peu et acquérir langage et vocabulaire.

Faut-il faire plus que parler avec son enfant ?

J'encourage les parents à prendre du temps pour parler avec leurs enfants. Quand ils ont 3-4 ans, engager une conversation à partir d'un mot, par exemple « forêt », et demander à l'enfant s'il connaît le mot, sa signification. Puis lui demander ce qu'on fait dans la forêt : l'enfant va proposer des verbes. Ensuite, l'interroger sur ce que l'on trouve dans une forêt : les noms communs apparaissent. Enfin, lui demander comment c'est une forêt :

et c'est la catégorie des adjectifs qui se met en place. On enrichit ainsi le vocabulaire de l'enfant de façon ordonnée en fonction de la nature grammaticale des mots. Lorsqu'ils grandissent, on agit de même, mais à partir d'une phrase en la mettant en scène pour comprendre qu'il y a un décor (où, quand, comment...) et des acteurs avec des rôles (sujet, objet...). J'utilise souvent un système très ludique et très efficace. Je m'amuse à lire l'histoire de La Chèvre de monsieur Seguin et, vers la fin du récit, je fais une pause avant de dire : « C'est alors que la petite chèvre dévora le loup ! » Les enfants surpris réagissent : « Quoi ? Qui a tué le loup ? » En inversant les rôles du sujet et de l'objet on suscite des questions. Et l'enfant comprend alors ces deux notions essentielles.

Enrichir le vocabulaire, est-ce seulement faciliter l'apprentissage de la lecture ?

L'enfant qui commence à apprendre à lire avec un stock de vocabulaire insuffisant aura plus de mal, et ce quelle que soit la méthode. Mais l'enjeu est bien plus considérable que l'apprentissage de la lecture. L'enfant apprend alors le pouvoir d'imagination de la langue. La langue est faite pour créer des mondes : celui de la pensée, de la poésie...

Savoir s'exprimer est primordial. Il est donc essentiel que les parents comprennent que parler avec leurs enfants est nécessaire. Quand un enfant raconte une histoire, si le parent ne comprend pas, il ne doit surtout pas lui mentir. Sinon, il lui transmet comme message que ce qu'il raconte ne l'intéresse pas. Il faut dire à son enfant : « Je n'ai pas compris ce que tu me dis, mais j'ai très envie de comprendre... »



COMMENT CONTINUER DE TRANSMETTRE À L'ADOLESCENCE ?

Période de bouleversements pour le jeune, l'adolescence est aussi une épreuve pour les parents dont les valeurs, les rythmes, les choix sont remis en cause, de manière parfois violente et radicale. Pourtant la transmission ne s'arrête pas aux portes de l'adolescence.

Explications avec le pédopsychiatre Denis Bochereau, et les professeurs David Le Breton, anthropologue, et Jocelyn Lachance, socio-anthropologue. *Juliette Viatte*



à voir...

Les interventions des experts sur notre site internet : www.apel.fr

LE GROUPE DES PAIRS, UNE SECONDE FAMILLE

À l'adolescence, les parents perdent leur place centrale, au profit des amis. À travers le sport, la culture, les partages autour de loisirs divers, le groupe favorise la réassurance et consolide une nouvelle identité.

Source d'inspiration et de légitimité, les amis permettent la socialisation et l'expérimentation hors de la famille. De l'enfant qui se construit à l'intérieur du cercle familial, le jeune va progressivement s'ouvrir vers l'extérieur pour développer dans la sphère sociale ses propres repères. Le groupe permet de faire bloc face aux adultes et de se mesurer aux autres. C'est dans cette « *seconde famille* », appelée comme cela par les adolescents eux-mêmes, que l'envie de construire et de découvrir le monde s'exprime, plus aisément qu'avec ses propres parents.

Partager les mêmes valeurs

« Les adolescents voient leurs pairs comme des sources d'inspiration, explique David Le Breton, anthropologue, professeur de sociologie à

l'Université de Strasbourg¹. *En cherchant leur orientation, ils adoptent des codes communs. Tous s'habillent de la même manière. C'est une forme de tyrannie de l'apparence.* » Se construire un style, différencié de celui voulu par les parents, est une quasi-nécessité, qui permet d'éviter la marginalisation des pairs. Reconnu et accepté par le groupe, le jeune trouve dès lors une existence sociale, une place qu'il peinerait à trouver en restant isolé.

Se découvrir

« La scène sportive permet l'affrontement physique, commente David Le Breton. On observe d'ailleurs des différences de comportements entre les garçons et les filles. Ces différences ne sont pas liées à la nature mais à la sphère sociale. On note par exemple que les filles sont davantage dans l'entraide, dans une éthique du "care". Leur



rivalité est moins brutale que celle des garçons dont le goût du risque et de l'expérimentation est plus prononcé. »

Affirmer sa singularité

L'espace public devient un lieu de rencontre et d'affirmation de soi. Les loisirs et pratiques culturelles permettent de s'individualiser au sein du groupe. Ils obligent à se positionner, à affirmer ses choix, mais invitent aussi à puiser de nouveaux modèles d'identification. « Les expériences "négatives" aident aussi à grandir, à se positionner, rappelle David Le Breton. Et si parfois les parents craignent l'influence de tel ou tel ami, on ne sait jamais quelle

41%

DES UTILISATEURS D'INSTAGRAM ONT ENTRE 16 ET 24 ANS.

selon Global Web Index

est la promesse d'une rencontre. Les parents doivent surtout rappeler leur amour et se rendre disponibles quand le jeune envoie un signe. »

¹- Auteur de *En souffrance - Adolescence et entrée dans la vie* (Métailié).

LES PARENTS EN QUÊTE DE REPÈRES

À l'adolescence, les enfants questionnent le modèle éducatif proposé depuis leur plus jeune âge. Une période délicate et différente s'ouvre aussi pour les parents, surtout quand la communication devient difficile.

L'adolescence, qui peut s'étendre jusqu'à 23/24 ans, l'indépendance financière étant aujourd'hui plus tardive, se caractérise par une phase de transition. Le jeune ressent le besoin d'exister par lui-même, de prendre son autonomie et de conquérir sa liberté. Il va dès lors interroger le modèle proposé depuis son enfance, et arbitrer pour construire sa propre identité.

S'appuyer sur un réseau de proches

Si la communication devient difficile, il peut être utile de s'appuyer sur un réseau de proches : familles, amis, professionnels (médecin généraliste, pédiatre, enseignant...). « À condition de l'avoir constitué à l'avance, grâce à une confiance tissée progressivement, précise Denis Bochereau¹, pédopsychiatre. D'où l'importance de ne pas disqualifier les responsables de l'établissement où est scolarisé votre enfant ou le corps médical. Ces tiers de confiance peuvent se révéler de pré-



cieux soutiens pour dépister une difficulté ou engager un dialogue différent avec le jeune. »

Maintenir des temps d'échanges ritualisés

Si l'adolescent a tendance à s'enfermer dans sa chambre et bloquer tout accès à ses espaces intimes, maintenir le repas commun permet de continuer d'échanger et de débattre.

« Oubliez les portables et autres écrans pour vous installer ensemble autour d'une table, insiste Denis Bochereau. L'objectif est de lui consacrer du temps et de vous rendre disponible pour l'écouter. Il a sûrement beaucoup de choses à vous faire découvrir. Les adolescents ont des domaines de compétences très pointus. Encore faut-il accepter d'y accéder... »

Respecter son intimité mais observer les signes

« Un excès d'intrusion est toujours moins grave qu'un défaut de vigilance, commente Denis Bochereau. Néanmoins il est essentiel de respecter l'intimité de votre enfant. On ne fouille pas dans son téléphone portable ou dans son sac de cours, et on lui laisse des bulles de respiration avec ses amis. » En revanche, certains signes doivent alerter sur des difficultés rencontrées. Une fatigue excessive, liée à un manque de sommeil, l'irrespect de son corps, notamment par des ta-

ouages indélébiles, ou un arrêt de sa progression scolaire. « Cela n'a rien de catastrophique de redoubler une classe, ajoute Denis Bochereau. En revanche, les parents doivent s'interroger devant un jeune qui s'arrête de progresser deux ou trois années de suite. Car la scolarité permet de construire l'avenir. »

Répéter les fondamentaux

« Même les règles les plus élémentaires sont remises en cause à l'adolescence, ajoute Denis Bochereau. Prendre une douche quotidienne, se laver les dents, adopter une alimentation équilibrée... Beaucoup de jeunes n'ont pas automatisé les routines et restent très dépendants des tiers parentaux. » Si les mises au point solennelles sont parfois nécessaires, le pédopsychiatre invite à expérimenter l'action. « Demandez-lui de participer à la vie collective et de partager les tâches domestiques. Cela installe le jeune dans la réalité. Et si, bien sûr, il vit ces injonctions comme une contrainte, voire du harcèlement, dans le fond, cela lui fait du bien. Car transmettre et éduquer, c'est bien donner des clés, mais en aucun cas faire à sa place. »

1- Directeur médical adjoint du Centre médico-psychopédagogique Claude-Bernard à Paris.



LES RÉSEAUX SOCIAUX, DE LA PEUR À LA DÉCOUVERTE

Souvent diabolisés, Internet et les réseaux sociaux jouent pourtant un rôle essentiel dans la vie des adolescents. Et si, au-delà des dangers brandis, souvent à juste titre, par les adultes, ils permettaient aussi d'ouvrir de nouvelles fenêtres sur le monde ?

Instagram, Snapchat : exister au sein du groupe

Échanges de photos à la durée de vie éphémère ou stories pour raconter leur quotidien ou leurs émotions, les usages et rôles des réseaux sociaux sont nombreux à l'adolescence. « L'un

des plus importants est sans doute la possibilité qu'ils offrent aux jeunes de mettre en scène leur personnalité et leurs expériences, explique Jocelyn Lachance¹, socio-anthropologue de l'adolescence, enseignant à l'Université de Pau. Ils y trouvent en retour une valorisation individuelle et une re-

connaissance, sous la forme de commentaires ou de "likes". » Cette expérience vient les aider à confirmer une opinion, à exister sous le regard des autres, à « se forger une identité ».

« Internet et les réseaux sociaux sont devenus la principale source d'information des adolescents, bien souvent avant les sites d'information traditionnels, voire leurs parents », ajoute Jocelyn Lachance. Barricadés dans leur chambre ou sur le canapé du salon, les jeunes surfent sur la toile, regardent des séries, se composent une culture adolescente, partagée avec les pairs de leur tribu. Mais, pour Jocelyn Lachance, une « nouvelle forme d'inégalité sociale [existe], dé-

Internet, source d'information des jeunes

partageant ceux qui savent évaluer les sources des autres moins critiques. Ceci est d'autant plus important que nous savons que les réseaux sociaux finissent généralement par rassembler des individus qui se ressemblent, au fil des tris et des blocages. Les moteurs de recherche comme Google ne vont pas hiérarchiser les sites en fon-

tion de la validité des informations qui s'y trouvent. »

Une maîtrise impressionnante

Les jeunes ont acquis depuis des décennies une maîtrise et une dextérité parfaites pour naviguer d'un média ou d'une application à l'autre. Mais loin de se limiter aux séries télé ou aux informations people, ils sont nombreux à utiliser les moteurs de recherche pour suivre l'actualité ou trouver la réponse à une question qu'ils se posent. YouTube propose d'ailleurs des démonstrations dans tous les domaines et les sites d'information classiques (*Le Monde*, *Le Figaro*...) ont adapté des formules gratuites, condensées et téléchargeables, pour faire le tour de l'info quotidienne en moins de huit minutes. Une révolution qui permet aux jeunes de lire la presse rapidement, sans contraintes ni efforts. Et si les jeunes ont une longueur d'avance dans la maîtrise des nouvelles technologies, pourquoi ne pas en profiter pour partager leurs connaissances...

1- Auteur de *Les images terroristes*, Éditions Érès.



« PARTAGER SES PROPRES VALEURS AVEC CELLES DES AUTRES EST FONDAMENTAL »

La vie commune serait difficile sans le partage d'un minimum de valeurs. Xavier Nau, professeur de philosophie et membre du Conseil économique, social et environnemental, nous explique le rôle de l'école et de la famille. *Propos recueillis par Sylvie Bocquet*



© DR.

Retrouvez l'intervention de Xavier Nau sur www.apel.fr

Qu'est-ce qu'une valeur ?

Xavier Nau. Que ce soit dans le domaine de l'art ou de la morale, la valeur c'est ce qui fait que quelque chose vaut. Nous savons que certains objets, compétences ou actions valent plus que d'autres. Sans valeur, aucun être humain n'a de colonne vertébrale, mais il y a une tension entre ce qui vaut pour moi ou selon moi et ce qui vaut pour les autres. Chaque individu est porteur et tributaire de valeurs qui lui ont été inculquées par sa famille, son lieu de vie, ses origines... Il est fondamental de pouvoir partager ses propres valeurs avec celles des autres pour que la vie

commune soit possible. Or, il existe là aussi une tension entre la subjectivité de ces valeurs et l'aspiration à des valeurs universelles communes à tous.

Peut-on apaiser cette tension ?

X. N. L'idée de valeur implique potentiellement celle d'universalité : chacun voit bien que sans le partage d'un minimum de valeurs, la vie commune serait difficile. Au-delà, chacun estimant être dans le vrai voudrait voir reconnues par tous les valeurs qu'il professe, les estimant ainsi universelles. Mais l'exigence d'univer-

« EN FAMILLE, LE PLUS IMPORTANT N'EST PAS L'EXPLICITATION MAIS L'EXEMPLE. S'IMPLIQUER, S'ENGAGER PEUT FAIRE SENS AUX YEUX DE NOS ENFANTS. »

salité n'est jamais à l'abri de dérives, comme lorsque les valeurs d'une communauté sont déclarées universelles alors qu'elles relèvent davantage d'une logique particulière, voire séparatiste ou identitaire. Pourtant la reconnaissance de l'universalité progresse.

L'histoire montre, par exemple, que l'esclavage n'est plus acceptable au nom de la dignité de tout être humain, même s'il existe encore dans certains pays ! Mais lorsque c'est le cas, il est combattu : c'est le signe que la dignité humaine est aujourd'hui reconnue universellement comme valeur. Pour exister, ces valeurs universelles



doivent être ancrées dans la réalité et être mises en œuvre. L'accueil de tous, par exemple, y compris des étrangers, et la possibilité concrète de leur intégration.

Comment transmettre des valeurs à nos enfants ?

X. N. Il est important de proposer à nos enfants l'ensemble du triptyque suivant : le respect des règles, l'exigence de valeurs et le développement de l'esprit critique. Ainsi, les parents vont enseigner à leurs enfants les règles de la vie en société : je ne frappe pas, je ne dis pas de gros mots, je laisse la parole aux autres... En leur expliquant le fondement de ces règles : je ne frappe pas car on ne peut vivre ensemble dans la violence, et parce que la vérité n'est pas une question de force. Très tôt, dès qu'un enfant maîtrise le langage, on peut répondre à ses questions et l'inciter, très simplement, dans la vie quotidienne, à réfléchir à ses actes. La règle, nous pouvons et devons l'imposer, car sans règle pas de vie commune. Je peux toujours contester une règle au nom d'une autre valeur, je le dois même parfois, car les règles peuvent et doivent changer, mais tant qu'elle n'est pas changée, je dois la suivre (on laisse ici le cas du devoir de désobéissance dans une si-

« NOS ENFANTS, DANS CERTAINES SITUATIONS, NOUS ÉDUQUENT AUTANT QUE NOUS LES ÉDUQUONS. »

tuation extrême, par exemple, si on m'ordonne de torturer un prisonnier. La valeur dont elle est le fondement, nous ne pouvons que la proposer. La règle s'impose, mais par la personne qui l'impose doit transparaître la valeur qui la sous-tend. L'homme contrairement à l'animal a la capacité de distinguer ce qui est de ce qui doit être et le devoir de hisser ce qui est au niveau de ce qui doit être. Une règle sans valeur serait insensée et purement arbitraire. C'est cette exigence de fondement de la règle qu'il me paraît important de transmettre à l'enfant.

Les jeunes peuvent refuser les valeurs des adultes ?

X. N. Oui, bien sûr. Une valeur n'est pas bonne uniquement parce que c'est moi qui la porte, l'autre peut être porteur de valeurs différentes des miennes qui ne sont pas pour autant illégitimes. Lorsqu'un jeune refuse les

valeurs de ses parents, il est important d'en discuter avec lui, de mieux comprendre ce qu'il a en tête afin de l'aider – et c'est le troisième volet du triptyque – à forger sa conscience critique. L'important à mes yeux est de l'aider à ne pas tomber dans une sorte de relativisme systématique (« *J'ai mes valeurs, les autres ont en d'autres, et alors ?* ») : revendiquer ses propres valeurs doit être, dans le même mouvement, chercher à dépasser nos différentes approches ; c'est là l'exigence d'universalité.

Quel est le rôle particulier de l'école ?

X. N. L'école, lieu institutionnel, donne aux enfants des outils intellectuels pour comprendre les principes, les règles et prendre du recul. À condition bien sûr que l'école ne réponde pas uniquement en termes de règlement. L'école ne peut pas être seulement un lieu d'instruction, c'est un faux débat. Tout instructeur est un éducateur capable d'aider les enfants à rechercher, au-delà de leurs différences, des valeurs communes.

Au sein de la famille, qu'est-ce qui fait sens ?

X. N. En famille, nous n'allons pas dire à nos enfants : « Aujourd'hui, nous al-

lons vous transmettre telle ou telle valeur. » Nous sommes dans la pratique et dans l'infusion plus que dans la réflexion. Le plus important n'est pas l'explicitation mais l'exemple. S'impliquer, s'engager peut faire sens aux yeux de nos enfants. Attention toutefois à ne pas confondre infusion et fusion, et à bien saisir les différences que nos enfants expriment. Reconnaissons aussi que, dans certaines situations, ils nous éduquent autant que nous les éduquons. Et lorsqu'ils nous mettent devant nos contradictions, nous pouvons avouer que nous sommes faillibles, nous aussi, et/ou que nous avons changé, tout en soulignant qu'il y aura toujours des valeurs plus importantes que d'autres.

Peut-on parler de valeurs chrétiennes ?

X. N. L'Évangile implique de respecter certaines valeurs, comme le respect ou le partage et d'être cohérent avec soi-même. Ce texte justifie qu'une valeur vaut plus qu'une autre, le croyant y voit un fondement absolu, mais sa traduction en valeurs appliquées laisse une part d'interprétation, avec notre façon humaine de les traduire, en fonction de ce que nous sommes, de notre époque et du lieu où nous vivons... Nous devons accepter que l'absolu nous dépasse.



IL NOUS A DIT



Billet de Monseigneur Leborgne, Évêque d'Amiens

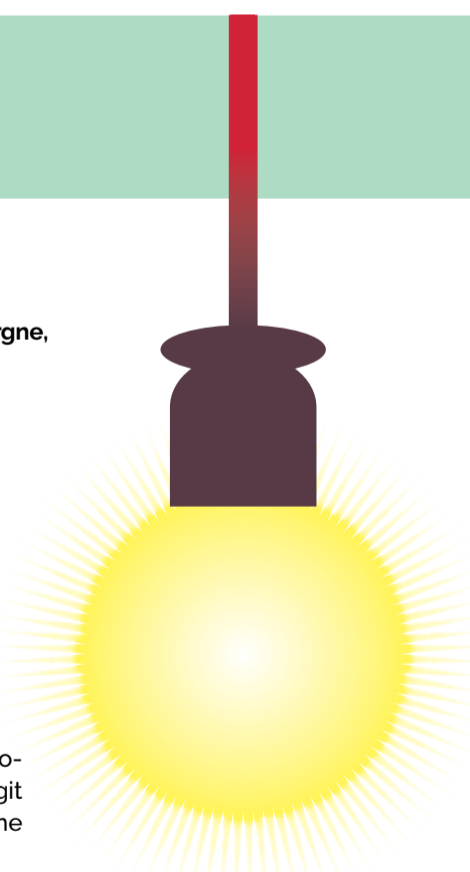
LA TRANSMISSION DE LA FOI

L'Évangile – « qui est Jésus Christ lui-même » – est comme l'âme du projet éducatif de l'enseignement catholique. La transmission de la foi est donc un enjeu très important de la vie de nos établissements.

Une question se pose cependant : est-il possible de transmettre la foi ? Le pape Benoît XVI rappelait que « à l'origine du fait d'être chrétien, [il y a] la rencontre avec un événement, avec une Personne... ». La foi est la rencontre d'un don et d'une liberté. Un don-personne toujours au-delà de ce que nous pouvons donner, une liberté à laquelle nul ne peut se substituer.

Cela n'invalide pourtant pas le processus de transmission. Il s'agit d'éveiller une liberté et d'initier à une rencontre.

Parce qu'il n'y a pas d'amour sans connaissance, il y a bien un savoir à transmettre. Parce que Dieu ne s'invente pas au gré de nos sentiments ou de notre sensibilité, cela ne peut se faire que dans l'accueil et l'approfondissement en Église de la parole de Révélation qu'est le Christ, à travers les Saintes Écritures, les sacrements et la communauté. Parce que Dieu se donne à rencontrer dans le visage du frère, l'initiation à sa rencontre passe par le service des plus



« LA FOI EST LA RENCONTRE D'UN DON ET D'UNE LIBERTÉ. »

pauvres et la solidarité. Parce que l'Esprit du Dieu vivant est puissance transformante, le chemin de conversion est un chemin vers Dieu. Parce que la joie est la signature de Dieu dans nos vies, la relecture des signes de l'Esprit et le partage de mots pour pouvoir nommer ce qui est vécu ouvre encore à l'accueil de Celui qui nous veut vivant.

Des chemins à inventer

Autant de pistes à explorer, de postures à renouveler, de chemins concrets à inventer, d'audace et d'infini respect, de détermination et de liberté intérieure, d'épreuves – le catéchète ou le témoin ne voient pas souvent comment Dieu s'empare de ce qu'ils partagent pour se révéler aux autres – et d'espérance.

QUAND L'INCONSCIENT FAIT DES SIENNES...

Au-delà des mots et des gestes, se transmettent d'une génération à l'autre des valeurs, des traditions, une culture, mais aussi une grande part d'attitudes «impensées». La philosophe et thérapeute Nicole Prieur, le psychiatre Serge Tisseron et la psychologue Hélène Romano nous éclairent sur ces non-dits entre parents et enfants. **Sophie Carquain**

Au moment où sa première fille est née, Florence a eu envie d'en savoir plus sur sa famille: «*Il y avait quelques zones d'ombre à éclaircir, notamment le suicide d'un jeune oncle. On ne naît pas de nulle part.*» Notre famille est une formidable richesse et aussi un piège qui nous lie, de façon indéfectible, aux ancêtres et à ceux qui vont nous suivre. «*Nous nous transmettons certes un héritage matériel, timbales en argent et autres meubles de prix, explique la philosophe et thérapeute Nicole Prieur. Mais que dire des legs symboliques, comme les traditions, les valeurs (honnêteté, foi ou non), l'humour ou la culture...*» Parmi elles, les recettes, transmises de bouche de mère à oreille de fille: le baeckeoffe ou les bredele, ce plat au four ou ces petits gâteaux alsaciens que Nathalie prépare pendant les fêtes: «*La cuisine illustre parfaitement notre enracinement historique, souligne avec force Nicole Prieur¹. C'est vraiment comme un jeu de relais. On fait revivre l'ancêtre et on transmet la petite musique familiale à la génération suivante.*»

«**L'IMPENSÉ (...) SUINTE ET PASSE D'UNE GÉNÉRATION À UNE AUTRE.**»

Nicole Prieur, psychiatre

Les trois piliers de l'imitation

Au-delà des mots et les gestes, on transmet surtout, qu'on le veuille ou non, une grande part d'inconscient. Et, selon Nicole Prieur, elle l'emporte largement sur la transmission consciente. «*L'impensé, ce qui échappe à notre conscience, finit par "pousser en nous", suinter et passer d'une génération à une autre*», raconte la psychanalyste. «*Ne pensez pas que cela soit "magique"*», renchérit le psychiatre Serge Tisseron². Depuis les théories de Brazelton, pédiatre américain, on sait que ce type de transmission inconsciente, régie par l'imitation,



obéit à trois piliers: l'imitation motrice, l'imitation émotionnelle et l'attention conjointe. Dans l'imitation motrice, l'enfant va adopter, presque par contagion, les mimiques de l'adulte qui le regarde. L'imitation émotionnelle, elle, pousse l'enfant à exprimer tristesse, joie, colère... les émotions de son parent. Troisième pilier? L'attention conjointe. «*Le bébé regarde dès les premiers mois du même côté que l'adulte et perçoit donc ce qui l'intéresse*», explique Serge Tisseron. Les trois piliers sont nécessaires pour qu'un non-dit se transmette. Un exemple? «*Un grand-parent meurt dans un accident d'avion. Si le parent observe un avion passer dans le ciel d'un air craintif, l'enfant associera l'avion à la tristesse... Si l'accident a été tu, le non-dit se transformera en secret. Et l'enfant développera peut-être une phobie de l'avion...*»

Les missions inconscientes

Les enfants peuvent aussi peu ou prou être lestés de mandats transgénérationnels ou de missions inconscientes – qui échappent à la volonté consciente des parents. «*On peut très bien, en consultation, repérer des "lignées" de mères célibataires, affirme Nicole Prieur. La jeune fille, en âge de fonder une famille, est dans ces*

cas-là souvent prise en tenailles entre deux discours. Le premier est très rationnel: "Je souhaite que tu trouves un homme qui te mérite"; le second l'est moins: "J'ai souffert par les hommes, tous les hommes sont insupportables/lâches/faibles." Parce qu'elle a intégré la "loi maternelle", la jeune femme sera sensible, mine de rien, au discours émotionnel, qui risque de la conduire à un échec conjugal.»

Cette loyauté invisible à notre famille nous pousse à adopter le même modèle que celui de nos aînés, même s'il ne nous satisfait pas! L'échec scolaire ou professionnel fait parfois écho à ces loyautés inconscientes: on préfère être fidèle à sa famille plutôt

Même s'il ne l'avait jamais formulé, les deux enfants l'avaient compris inconsciemment. D'où le blocage.» Le fait de mettre à jour ces non-dits permet, souvent, de s'en libérer...

Un trauma collectif qui transpire

Quant aux traumatismes collectifs, ils «suintent» également dans nos histoires privées. Surtout s'ils ont été tus: «*Les petits-enfants de la Shoah, qui avaient été interdits de "penser", ont pu développer des troubles anxieux et des phobies*», constate la psychologue Hélène Romano³. Récemment, les attentats de novembre 2015 à Paris ou celui de Nice en juillet 2016 ont réactivé des traumatismes personnels des enfants liés à la perte – comme un déménagement, ou le deuil d'un parent...

«**UN ENFANT PEUT S'EMPÊCHER DE PLEURER POUR PROTÉGER LE PARENT SURVIVANT.**»

Hélène Romano, psychologue

«**CE QUI COMPTE, PAR-DELÀ LE LANGAGE, C'EST L'EXEMPLARITÉ. UN PARENT LECTEUR VA TRANSMETTRE L'AMOUR DE LA LECTURE, BIEN PLUS QUE S'IL FORMULAIT UNE SIMPLE INJONCTION.**»

Serge Tisseron, psychiatre, psychanalyste

que la trahir par une réussite éclatante. Surtout quand on est assigné à une mission inconsciente. «*Même si les parents le poussent, consciemment, à réussir, un enfant a peut-être été missionné pour protéger l'un de ses parents – ou, comme je l'ai vu, pour remplacer inconsciemment un jumeau décédé précocement*, explique Nicole Prieur. *Dans ce dernier cas, l'enfant n'était pas disponible psychiquement pour mener sa propre vie.*» Autre exemple: celui de deux fils d'un brillant chirurgien algérien. «*Élevés en France, les deux enfants ne parvenaient pas à s'intégrer à la société, relate Serge Tisseron. En réalité, leur père avait depuis toujours pour projet de rentrer un jour ou l'autre au pays.*

Face à un événement aussi perturbant que la mort d'un proche, la réaction du parent survivant est souvent de taire son chagrin pour protéger l'enfant. «*C'est louable, mais peu conseillé, car cela scelle un "pacte dénégatif" entre parent et enfant. La mort devient taboue*, explique Hélène Romano. *Un enfant peut très bien s'empêcher de pleurer pour protéger le parent survivant. C'est très coûteux psychiquement.*» Au parent, donc, de mettre des mots sur sa tristesse. «*C'est beaucoup moins traumatisant que d'enfermer le mort dans les oubliettes familiales*», décrypte Hélène Romano. On propose alors à l'enfant d'accompagner le disparu à sa manière, en faisant un dessin, en donnant une de ses peluches pour l'enterrement.

Pour transmettre le souvenir du parent décédé, il est conseillé de parler de lui régulièrement, au fil de rituels (allumer une bougie le jour de l'anniversaire de la naissance ou du décès, déposer un objet, boule de Noël, bougie, fleur... dans le salon). «*Attention toutefois à ne pas héroïser le disparu*, modère Hélène Romano. *On peut aussi gentiment sourire, de temps à autre, de ses petits défauts – ton papa/ta maman était mauvais joueur!*» Sinon, l'ombre du mort risque d'être difficile à porter...

1- Auteure de *Petits règlements de comptes en famille* (Albin Michel).

2- Auteur de *Vérités et mensonges de nos émotions* (Le livre de poche), et de *Les secrets de famille* (PUF, Que sais-je?).

3- Auteure de *Quand la vie fait mal aux enfants – séparations, deuils, attentats* (Odile Jacob).

ELLE NOUS A DIT

Sandra, responsable d'un service financier

« Je suis issue d'une famille de médecins. Mon arrière-grand-père était médecin de campagne, mon grand-père était médecin de famille... Et ma mère est devenue dermatologue, l'une des meilleures de sa génération. Je n'ai jamais été

encouragée à poursuivre des études médicales : « Si tu veux vivre en ville, me disait ma mère, mieux vaut faire autre chose. » Ça tombait bien : j'étais plutôt médiocre dans les matières scientifiques. Je me suis dirigée vers une prépa ECS, et j'ai intégré

HEC. J'ai démarré dans un service d'audit interne, ce qui m'a permis de beaucoup voyager. Arrivée à 32 ans, j'étais démotivée, au bord du burn out, et je loupais systématiquement tous les entretiens pour devenir directrice financière. Sur les conseils d'un ami, je suis allée consulter une coach qui m'a proposé un génogramme, en y inscrivant les professions de mes ascendants. Elle m'a ensuite demandé de

décrire mon métier d'auditrice : « Je pose un diagnostic, et cherche des remèdes pour que la filiale soit en pleine santé ». Elle m'a fait constater que je parlais comme un médecin ! J'ai compris que je n'avais pas été aussi libre que prévu, et que j'avais, malgré moi, répondu à une forme de « loyauté inconsciente » en choisissant cette profession. Cela m'a autorisée à passer à autre chose ».

IL NOUS A DIT

Samuel Hybois, président de la FEDEEH (Fédération Étudiante pour une dynamique Études et Emploi avec un Handicap).

« À la suite d'une maladie, ma grand-mère est devenue très jeune handicapée moteur, ce qui ne l'a pas empêchée d'être médaillée paralympique de tir à l'arc. Mon grand-père est également handicapé. Mon père est aujourd'hui entraîneur de l'équipe paralympique de tir à l'arc. J'ai toujours porté sur le handicap un regard très différent de celui de la société. Si mes choix de vie et mon cheminement personnel ont pris appui sur ces exemples, ils n'ont pas été guidés par une quelconque obligation familiale.

Élève ingénieur, j'ai rédigé une thèse sur l'application de la biomécanique aux fauteuils roulants. Très vite, j'ai eu envie de m'engager pour une société inclusive. Les différences existent parlons-en pour que chacun puisse aller au bout de ses projets ! J'ai appris à écouter les autres, à comprendre leurs besoins et à ne pas décider pour eux, mais avec eux. Cet engagement donne sens à ma vie. C'est un héritage dont je suis très heureux. Il m'a façonné en tant qu'adulte et je ne pourrais pas imaginer ma vie autrement ».

« UN ENGAGEMENT ISSU DE MON HISTOIRE FAMILIALE »



« UNE PASSION ARTISTIQUE COMMUNE »



ELLE NOUS RACONTE

« J'AI ÉTÉ DANSEUSE PROFESSIONNELLE PENDANT PLUSIEURS

ANNÉES. J'EMMENAIS PARFOIS MES ENFANTS EN RÉPÉTITION OU EN TOURNÉE. MES TROIS FILLES ONT VOULU FAIRE DE LA DANSE. ELLES ÉTAIENT DOUÉES ET AIMAIENT DANSER : C'EST DEvenu UNE PASSION COMMUNE. PENDANT TROIS ANS, NOUS AVONS PRIS LE MÊME COURS DE DANSE, UN VRAI BONHEUR ! AUJOURD'HUI, C'EST MON PETIT-FILS QUI DANSE : À 5 ANS QUAND JE L'EMMENAIS VOIR DES BALLETS, IL FAISAIT DANSER SON OURS SUR SES GENOUX... » Marie

ELLE NOUS A DIT

Elsa, enseignante-chercheuse

« Je suis originaire d'une famille juive d'Europe de l'Est qui pendant la Seconde guerre mondiale a été déportée dans les camps ou a dû fuir son pays. Trois de mes grands-parents étaient moldaves. La chose la plus importante pour eux c'était

de réussir professionnellement et d'être cultivés. L'enjeu n'était pas simplement d'avoir une vie confortable. C'était une question de survie : personne ne devait avoir de pouvoir sur eux. Leurs familles avaient subi des lois anti-juives :

pas le droit de posséder de terre ou d'habiter en ville... alors ils étaient avocats, médecins, chercheurs... des métiers intellectuels. Lorsque nous étions enfants, ma mère était focalisée sur nos résultats scolaires. Elle a investi tout son temps pour accompagner notre réussite. Aujourd'hui, je dirais que c'est inscrit dans mes gènes, mes enfants doivent réussir scolairement et professionnellement sinon ils

se mettent en réel danger. J'ai mis du temps à réaliser tout cela et à comprendre ce qui était en jeu. Une de mes filles m'a dit dernièrement : « Tu sais maman, c'est pas une question de vie ou de mort, si j'ai pas de bonnes notes. » Je l'en remercie car, peut-être..., sûrement... elle a raison. Je leur transmets trop d'angoisses. J'espère rompre avec cette tradition... »

LA TRANSMISSION DES CONNAISSANCES, UNE QUESTION DE CONFIANCE

Entre l'école et la vie de famille, les parents jouent un rôle primordial dans l'équilibre de leurs enfants, notamment en ce qui concerne les rythmes d'apprentissage. Mais aussi dans la maîtrise du langage et la confiance en soi. *Lise David*



© D.R.

« IL FAUT ACCOMPAGNER SON ENFANT, NON PAS SURVEILLER ET CONTRÔLER. »

Marie Levard, ancienne chef d'établissement.

LE RÔLE CLÉ DES PARENTS

Dès la toute petite enfance, le rôle des parents est de développer l'oral car le langage est à la base de tous les apprentissages. Il faut les abreuver de paroles, mais aussi utiliser un vocabulaire riche sans hésiter à employer des mots complexes. Car les enfants comprennent ce qu'on leur dit avant même de pouvoir parler eux-mêmes. On sait aussi que plus ils auront un lexique riche, plus ils seront à même de lire correctement. D'où l'importance d'exiger qu'ils s'expriment avec des mots précis. Par ailleurs, trop de parents reprennent tout ce que leur enfant fait à l'école. Leur rôle est plutôt d'enrichir le plus possible son univers.

risation, alors qu'ils sont déjà très sollicités par l'école, les copains, leurs loisirs et leurs parents qui ont tendance à remplir leurs agendas. Or, l'apprentissage c'est de l'intériorisation. Et un enfant qui s'ennuie de temps en temps, c'est un enfant qui se retrouve face à soi-même, obligé de se poser des questions essentielles : de quoi j'ai envie ? Qu'est-ce qui me ferait plaisir ? Il devra alors trouver en lui ses propres ressources pour s'occuper. Et là, il se mettra à jouer, à s'imaginer des mondes, à créer. C'est primordial.

Richesse intérieure

Il faut penser aussi à faire une coupure entre l'école et la vie de famille, et éviter de transmettre ses peurs de l'échec. Les devoirs ou les problèmes scolaires ne doivent pas envahir tout le quotidien, sinon il faut passer le relais. L'enfant doit avoir conscience de sa valeur propre, indépendamment de ses résultats scolaires. Ça c'est vraiment le rôle des parents : valoriser sa richesse intérieure, d'autant plus s'il rencontre des difficultés à l'école. C'est fort de cette conscience de soi qu'il pourra aussi réussir sa vie.

Temps d'échange

Attention aussi à respecter les moments de vie en famille comme les repas ou les balades, pour en faire de vrais temps d'échange où les écrans sont donc à proscrire. Au quotidien, il faut absolument en limiter l'usage sinon on développe des addictions, mais surtout on empêche les enfants d'avoir des moments d'intériorisation.

COMMENT POURSUIVRE LES APPRENTISSAGES SCOLAIRES À LA MAISON

Les conseils aux parents de Marie Levard, ancienne chef d'établissement et auteure du livre *Collège-lycée, les 10 secrets de la réussite* (Hachette).

► Les rendre autonomes

La clé est de donner confiance à son enfant dans ses capacités à réussir. Il faut donc surtout l'accompagner et non pas surveiller et contrôler sans cesse si le travail est bien fait, ni se focaliser uniquement sur les notes. L'objectif est que l'enfant puisse être complètement autonome au début du lycée. En effet, à partir de la seconde, les élèves ont, en général, compris qu'ils travaillent pour eux-mêmes. Les parents ne doivent

donc plus avoir à s'occuper des devoirs. Avant le lycée, jusqu'en sixième, ils peuvent y jeter un œil puis, au collège, ils doivent responsabiliser peu à peu leur enfant et lui apprendre à travailler seul.

► Les aider à s'organiser

À l'entrée au collège, il est important de donner des méthodes de travail, d'apprendre à son enfant à établir un planning et à apprendre ses leçons



le jour même où elles ont été données en classe. Il est ainsi beaucoup plus facile de les mémoriser.

En primaire, l'idéal est de travailler le week-end sur les devoirs du lundi et mardi, et le mercredi sur ceux du jeudi et du vendredi. Pour éviter les journées chargées, il faut également limiter le temps de travail à la maison : pas plus de trente minutes en élémentaire, une heure au collège et une heure trente au lycée. Sinon, le travail n'est pas efficace.

► Donner un cadre de travail

Il faut définir un cadre de travail, ce qui est négociable ou non, et s'y tenir. À l'enfant de s'organiser ensuite à sa guise à l'intérieur de ce cadre. Il n'y a pas de temps privilégié pour les devoirs, certains s'y mettent tout de suite pour être débarrassés, d'autres après le goûter, d'autres ont besoin de faire des pauses. Peu importe. Si le cadre est trop contraignant, on leur enlève le plaisir d'apprendre.

COMMENT LE CERVEAU APPREND, COMMENT LA MÉMOIRE RETIENT

Bénédicte Dubois, responsable du pôle éducation inclusive, à l'Institut de formation pédagogique (IFP), à Lille, apporte un éclairage neuroscientifique sur les apprentissages.

« L'attention et la mémoire sont indissociables, ce sont les facultés les plus précieuses pour apprendre. Ce sont des fonctions très complexes sur lesquelles nous avons encore beaucoup à apprendre mais que nous connais-

sons de mieux en mieux grâce à l'imagerie cérébrale. La mémoire est organisée en cinq systèmes en interaction et en interdépendance qui permettent la mémorisation à court terme et à long terme. Cette mémo-

« PLUS LA PHASE D'ENREGISTREMENT EST RICHE, MIEUX L'INFORMATION EST STOCKÉE. »

Bénédicte Dubois, responsable de formation.

risation se fait en trois étapes : l'enregistrement, le stockage et la récupération d'informations. Les neurosciences cognitives permettent de mieux comprendre l'activité du cerveau à ces différentes étapes et ainsi de mieux comprendre comment fonctionne l'apprentissage, mais aussi comment adapter les pédagogies aux élèves les plus fragiles et comment actualiser les connaissances pour aider les élèves à apprendre à apprendre. On sait, par exemple, que le fait de structurer l'information en réalisant des cartes mentales va faciliter cette mémorisation. Faire des tableaux, des frises ou des schémas permet aussi de mieux cibler son attention sur les

éléments pertinents à apprendre. Par ailleurs, plus la phase d'enregistrement est riche, mieux l'information est stockée. La visualiser, l'associer à une émotion ou faire un lien entre elle et une connaissance personnelle permet de renforcer la trace de cette information dans la mémoire. On connaît aussi l'importance du sommeil pour consolider cette mémorisation. On sait, par ailleurs, qu'il est primordial de réactiver régulièrement ses connaissances pour les mémoriser à long terme et que bachoter ses leçons la veille pour le lendemain ne sert à rien, que la nuit permet de renforcer les apprentissages et qu'il est donc nécessaire de faire des pauses et de revenir plusieurs fois sur ses leçons pour les inscrire durablement dans sa mémoire. Il est important aussi de fractionner les apprentissages, les capacités d'attention ne sont pas extensibles. Mieux vaut donc apprendre par courtes périodes étalées sur plusieurs jours que de tout concentrer sur une seule journée. Mieux on se connaît et on comprend comment fonctionne son cerveau, plus on est efficace pour apprendre. »



Il faut aussi savoir faire des coupures entre l'école et la vie familiale.



© Bartosz Kolaniko



à lire...
La petite fille à la balançoire, de Frédérique Bedos et Valérie Péronnet, J'ai lu, 2015.

ELLE A DIT

Frédérique Bedos a grandi dans une famille avec une vingtaine d'enfants adoptés, venus des quatre coins du monde. Journaliste, elle a fondé, en 2010, l'ONG Projet Imagine pour valoriser les héros ordinaires.

« NOS PARENTS NOUS ONT DONNÉ LA FORCE DE NOUS RELEVER »

« Nous étions tous considérés comme "inadoptables", avec des blessures indélébiles et des peurs très ancrées. Et pourtant, nos parents nous ont sauvés et nous ont donné la force de nous relever. Face à nos situations inextricables, ils n'ont pas eu peur et ne se sont pas dérobés, au contraire. Ils nous ont offert des trésors de patience et d'amour, un foyer sécurisant, un

cadre où chacun savait qu'il avait sa place, qu'il serait respecté, accueilli et protégé, et sur lequel nous avons pu nous appuyer pour souffler et commencer une nouvelle vie. Ils nous ont aussi transmis l'audace d'être nous-mêmes et de nous réaliser sans crainte car eux-mêmes ont su le faire. Dès qu'ils entendaient parler d'un enfant que personne ne voulait adopter, ils se portaient à

son secours. Pourtant ils n'avaient pas beaucoup de moyens mais ils ont écouté leur cœur, ils ont su prendre des risques parce qu'ils considéraient qu'ils valaient la peine d'être pris. Puis, avec leur immense amour, leurs mots et leur regards bienveillants, ils ont su créer les conditions de notre résilience. »

ONG Projet Imagine : leprojetimagine.com



à lire...
Collège-lycée. Les 10 secrets de la réussite, de Marie Levard, Hachette, 2017.



TRANSMETTRE, LES PARENTS NE SONT PAS LES SEULS VECTEURS

Rencontre avec Boris Cyrulnik, grand témoin de notre congrès. Neurologue et psychiatre, il enseigne l'éthologie humaine à l'université du Var. Il est l'auteur de très nombreux ouvrages, notamment sur la résilience, qu'il a présenté pour la première fois dans son ouvrage *Un merveilleux malheur* (Odile Jacob).

Propos recueillis par Capucine Vincent



Pouvons-nous transmettre malgré nous ?

Boris Cyrulnik Oui ! Tout individu peut transmettre du bonheur, du malheur ou du silence. Paradoxalement, le silence fait partie de la communication : on ne peut pas ne pas transmettre. Même sans vouloir transmettre, on transmet ! Autrement dit, on transmet à notre insu. Tout au long de ma vie de neuropsychiatre, j'ai rencontré des hommes et des femmes de tous les âges qui pensaient bien faire en se taisant alors que c'est tout l'inverse. Les exemples sont nombreux : des parents au passé traumatique préfèrent ne rien dire à leurs enfants de leur histoire difficile pour les protéger. Sauf que la transmission de ce silence devient une énigme : « *Si maman ne parle pas de son père, c'est qu'il y a quelque chose à cacher* ». Et l'enfant n'osera

pas poser de questions. Une minorité imaginera un récit merveilleux et extraordinaire, mais la grande majorité se demandera s'il n'y a pas un crime ou une tragédie à cacher (inceste, viol, victime de la shoah, sans que ces souffrances soient à mettre sur le même plan). Se taire, transmettre du silence crée une inquiétude, du négatif, voire une angoisse.

Mais j'ai également soigné beaucoup d'enfants qui reprochaient à leurs parents de leur avoir trop parlé, trop raconté... L'une des possibilités pour sortir de ce paradoxe : le détour. Soit le psychiatre peut raconter lui-même les traumatismes des parents aux enfants pour amorcer un début de transmission. Ou alors passer par une œuvre d'art : un film, une pièce de théâtre, un livre. « *Va voir ce spectacle et on en parle après* »... Le comédien devient alors le porte-parole d'une mère silencieuse.

Cette transmission silencieuse est-elle forcément négative ?

B. C. Non ! Beaucoup d'enfants dont les parents se taisent deviennent eux-mêmes des créateurs pour combler ce manque : remplir un vide pour lutter contre cette sensation de manque, contre cette anxiété. J'en suis le premier exemple dans mes livres : écrire un roman pour donner au héros le rôle de porte-parole. Ce héros devient ainsi mon représentant narcissique.

Comment bien transmettre à nos enfants ?

B. C. Il n'y a pas de réponse linéaire et cartésienne. Il faut raisonner de façon systémique : c'est un ensemble de forces hétérogènes qui interagissent. Dans le processus de transmission, il y a celui qui veut donner (du bonheur, des valeurs, etc.) et celui qui reçoit. Il faut savoir ce que l'enfant est capable de recevoir ? Est-il sécurisé si l'information est négative ? Suis-je la meilleure personne pour lui parler ? Lui transmettre ? On a beau transmettre des valeurs positives, on ne sait pas ce que va en faire le jeune qui les reçoit.

La transmission est-elle donnée à tout le monde ? Est-ce que transmettre s'apprend ?

B. C. La transmission est inévitable, mais, je le répète, il faut raisonner en termes systémiques : un jeune vit dans sa famille, mais aussi dans son quartier, dans son collège/lycée avec ses pairs ; il est confronté à des récits culturels de toutes sortes. Dans la famille, en 70 ans, les rôles du père et de la mère ont complètement changé. Le père n'est plus le héros qui rapportait le salaire à la maison, qui détenait seul l'autorité (« *Si tu n'es pas sage, je vais le dire à ton papa* »), qu'il fallait laisser tranquille (« *Chut, ne fais pas de bruit, papa dort, il a besoin de se reposer* ») ! C'est un virage anthropologique énorme : aujourd'hui, les jeunes se façonnent eux-mêmes, entre eux, sans avoir forcément besoin de leurs parents. J'ai le sentiment que les parents perdent peu à peu leur rôle de transmission, supplantés par les réseaux sociaux, les amis (qui galvanisent ou qui détournent). Les enfants échappent à la transmission parentale. Ils sont donc confrontés à de nouveaux vecteurs de transmission, qui peuvent être constructifs et structurants. De nouveaux vecteurs qui deviennent des tuteurs.

On en sait pas ce que le jeune va faire de ce qu'il reçoit.

« LA TRANSMISSION EST INÉVITABLE... UN JEUNE VIT DANS SA FAMILLE, MAIS AUSSI DANS SON QUARTIER, DANS SON COLLÈGE/LYCÉE AVEC SES PAIRS ; IL EST CONFRONTÉ À DES RÉCITS CULTURELS DE TOUTES SORTES. »

Quels conseils pouvez-vous donner aux parents ?

B. C. Il n'y a pas de transmission positive ou négative. Je répondrai de façon un peu cynique, en reprenant une pensée de Freud qui disait en substance : parents, ne vous compliquez pas la vie, quoi que vous fassiez, vous ferez mal ! Pour le dire autrement : il existe d'autres tuteurs de résilience que, vous, parents. Acceptez qu'il y ait d'autres vecteurs de transmission !



20^e
**CONGRÈS
NATIONAL
DE L'APEL**

INVENTER

FAIRE
GRANDIR

TRANSMETTRE

1 2 3
JUIN 2018
RENNES

SUIVEZ-NOUS SUR  
WWW.APEL.FR



apel
Le souffle de la liberté